champs ; **lebitonarium*, tunique égyptienne, sans manches (*quod genus absque manicis aegyptii vestimenti est*, explique saint Jérôme) ; *matta*, natte tressée ; **myrmicoleon*, fourmi-lion ; *orgia*, corbeille (acception non signalée dans Georges) ; *perstillare*, laisser passer l'eau ; *psiathium*, comme *matta* ; **recrastinatio*, acte de séjourner ; *tragematia*, dessert (*tragemata* est dans Pline l'ancien) ; *xenodochium*, hospice pour les pèlerins. — Elle l'est aussi pour le fond même, où se décèle beaucoup de sagesse pratique et une grande défiance de l'humaine nature. Saint Basile améliorera sur plus d'un point la règle pachômienne. Il centralisera davantage l'organisation monastique et ne voudra plus de cette juxtaposition de phalanstères conduits chacun par un *praepositus*, subordonné lui-même à un supérieur général. Il interdira les austérités extraordinaires, suggérées souvent par une surenchère d'amour-propre. Il adoucira la rigueur des sanctions. Mais ces retouches, dictées par l'expérience, laissent intacte l'estime que mérite Pachôme, le puissant organisateur qui sut créer de toutes pièces une si complexe discipline[1].

P. DE LABRIOLLE.

Histoire littéraire et études de textes.

J. F. D'ALTON, *Roman literary theory and criticism, a study in tendencies* : London, Longmans, Green and Co, 1931, 608 pages.

Ce livre marquera une date dans l'histoire de la philologie. Pour la première fois le développement de la critique littéraire antique est envisagé en lui-même et dans les caractères *sui generis* qui la distinguent. Non pas qu'il ouvre la voie dans un terrain complètement neuf et inexploré : depuis longtemps, des travaux multiples et multiformes préparent le domaine sur lequel vient aujourd'hui bâtir M. d'Alton : études d'ensemble sur certaines périodes de la production littéraire grecque et romaine, parmi lesquelles celles de Blass, Susemihl, Navarre, Egger, etc..., sont de premier ordre ; études de certains mouvements littéraires, dont l'Atticisme de Schmid est le modèle ; études des genres, très fouillées depuis quelque temps et qui évoquent les noms de Peter, Rhode, Hirzel, Martin, Lejay, Oltramare, etc... ; études de certains aspects ou notions spécifiques propres à l'antiquité, l'éthos (Süss), le plagiat (Stemplinger), la prose d'art (Norden), la plaisanterie (M. Grant), etc... Les remarques et commentaires sur les rhétoriques et les poétiques pullulent depuis la Renaissance.

Mais ce qui est nouveau dans l'œuvre de M. d'Alton, c'est qu'elle répond à un besoin récent de nos curiosités ; l'antiquité a-t-elle connu nos tendances modernes, ou tout au moins qu'en a-t-elle connu? Dans le

1. P. 29, l. 5, écrire *propinquis* ; p. 32, l. 8, *palliolum* ; p. 100, l. 6, *patris* ; p. 123, l. 17, *desideretis* ; p. 145, l. 21, *sanctorum*.

cas présent, les Grecs et les Romains ont-ils pratiqué ce que nous appelons « critique littéraire »? La difficulté du travail consistait à dégager ce qui est proprement critique littéraire de la gangue des rhétoriques et des poétiques, des grammaires et des scolies, dans laquelle les anciens ont pris plaisir à la noyer, à découvrir qu'à côté de notions juridiques, philosophiques, morales, on trouve dans la rhétorique une théorie de la prose, et que la poétique, outre des préceptes enseignant à mettre sur pied une tragédie ou une comédie, renferme des jugements de goût.

Le premier travail d'un historien de la critique littéraire consistait donc à connaître tout ce qui a été écrit sur la question et la documentation de M. d'Alton est mieux qu'irréprochable, on peut la dire luxueuse. Il annonce une étude sur la critique littéraire romaine ; mais on s'aperçoit bien vite que la critique grecque lui a livré tous ses secrets et qu'elle lui sert à éclairer les origines et les obscurités de l'époque postérieure. La critique alexandrine, à laquelle il ne manque pas de recourir, aurait pu lui offrir des points de comparaison plus nombreux : peut-être l'étude des grands scoliastes lui aurait-elle fourni l'occasion de rapprochements intéressants.

Aucune hypothèse nouvelle ne lui a échappé. On lui saura gré d'avoir tenu compte de la suggestion de Stroux, qui jette un si grand jour sur la transformation brusque qui s'est opérée à l'époque romaine dans la théorie de l'imitation, d'attribuer avec lui la doctrine des *genera* à une époque postérieure, ne conservant à Aristote et à Théophraste que l'invention des *uirtutes*. Outre qu'aucune preuve décisive ne nous permet de leur attribuer celle des *genera*, la minutie curieuse qui a présidé à l'établissement de la théorie des *genera* fleure bien plutôt les subtilités tardives que les franches et nettes conceptions du vi^e^ siècle grec.

L'exposition de M. d'Alton est surtout descriptive. Cependant la nécessité d'éclaircir certaines questions l'a obligé à des retours, à des rappels qui ne sont pas innocents d'une certaine gaucherie. Le lecteur est surpris de voir reparaître des idées semblables ou analogues dans plusieurs chapitres successifs ; il l'est aussi de ne pas trouver suffisamment distinguées et opposées les théories d'époques assez distantes par le temps. Par exemple, l'apparition du quatrième genre de style est signalée trop incidemment et l'étude de la δεινότης n'a pas reçu l'approfondissement qu'on pourrait souhaiter ; cependant, sans la connaissance de ce quatrième *genus*, si fortement caractéristique du premier siècle après J.-C., il est malaisé de comprendre le style de Tacite, de Pline le Jeune et de leurs contemporains. Signalons aussi l'omission d'une étude concernant les écoles d'Apollodore et de Théodore, qui ont exercé une si grande influence à la même époque.

Ajoutons qu'il reste à révéler, à poser et à résoudre, si on le peut, une foule de problèmes plus ou moins ignorés. Pour n'en citer qu'un, remar-

quons que chacun parle avec assurance de la querelle de l'asianisme et de l'atticisme comme d'un incident connu et élucidé. Cependant, quiconque y regardera de près s'apercevra que nous ne savons ni l'origine du différend, ni la véritable substance de ce style asianiste, condamné sur la parole de Cicéron. S'enquiert-on d'un écrivain asianiste? la critique cite Coelius Antipater et Hortensius, dont pas une page n'est venue jusqu'à nous. E. Norden a longuement attesté la longévité parallèle des deux styles : ce n'est pas résoudre la question, et Wilamowitz a établi que le terme « asianiste » a deux significations, l'une littéraire, l'autre géographique, dont les points de contact sont rares. La question de l'asianisme et de l'atticisme est donc encore une question non pas inconnue, mais en l'air, sans autre fondement que des affirmations complaisamment répétées. Et bien d'autres restent aussi béantes, appelant les recherches.

Si je le signale, ce n'est pas pour faire grief à M. d'Alton de ne pas en avoir fini avec nos ignorances. C'est pour noter en passant que son travail n'épuise pas l'intérêt du sujet qu'il traite. Il a le mérite d'en avoir inauguré l'étude par une œuvre de science et de conscience qui sera désormais le livre de chevet de ses successeurs et auquel chacun d'eux, s'il y apporte quelque complément, devra commencer par rendre grâces.

A. GUILLEMIN.

G. KOWALSKI, *De artis rhetoricae originibus quaestiones selectae* : Lwow, Gubrynowicz i Syn, 1923, 168 pages.

L'histoire de la rhétorique grecque dans les ouvrages les plus récents, ceux de Volkmann, Blass, Chaignet, Navarre, Norden, Ludwig, etc..., n'a guère pénétré dans le passé au delà de Corax, ce rhéteur sicilien auquel, dit M. Kowalski, l'antiquité attribuait d'office toutes les particularités qu'elle estimait antérieures à l'âge de la sophistique. C'est à dépasser cette limite que vise la présente étude. Pour cette période primitive, le secours des documents positifs fait défaut : aucun traité entier n'est parvenu jusqu'à nous, qui fût antérieur à cette rhétorique d'Anaximène dont le monde savant cherche encore l'exact point d'attache dans la chronologie ; l'histoire des εὑρήματα, si longue qu'en soit la liste chez Platon et Aristote, est sèche et vraisemblablement légendaire, les inscriptions et monuments muets en cette matière. Il ne reste donc à l'historien que les poèmes homériques et hésiodiques, les recoupements critiques et sa propre perspicacité.

M. Kowalski entreprend de prouver que l'éloquence judiciaire, l'aboutissant final et réussi dont l'antiquité a été si glorieuse, est l'œuvre d'agents fort divers et souvent imprévus. Deux études remplissent les 168 pages du volume, la première sur l'éloquence non judiciaire naturelle et artistique, la seconde sur l'éloquence judiciaire naturelle et

artistique. Ces études forment un ensemble touffu, à travers lequel court une argumentation ne perdant jamais de vue son objet et qu'appuient d'innombrables références. On ne saurait en distraire un résumé qui, pour être exact, devrait avoir presque l'étendue du livre. Bornons-nous à relever les détails les plus curieux.

Il faut distinguer dans la rhétorique ancienne la théorie générale de la prose et la théorie spéciale de l'éloquence. Les anciens ne l'ont pas fait et les modernes ont eu le tort de ne pas s'en être encore avisés. La discrimination une fois opérée, non seulement les faits sont d'une observation plus facile, mais certains n'apparaissent plus sous le même angle. C'est ainsi que la théorie de la prose se montre la première formée et qu'on la voit non seulement devancer, mais encore préparer celle de l'éloquence.

Les jeux et distractions populaires ont donné naissance aux procédés primitifs de l'art littéraire. De l'énigme, si chère aux Grecs anciens et dont Lobeck a montré que dérivait la métaphore, est venue aussi la λέξις εἰρομένη, cette rivale de la « période », qui a traversé, depuis celui de Gorgias, tous les âges de la littérature antique pour venir s'épanouir dans la prose asianiste et peut-être dans la poésie du moyen âge. Du proverbe est né l'oxymore, de l'aetiologie, florissante dès les poèmes homériques, l'histoire ; l'ironie et le jeu de mots sont déjà à la disposition de l'éloquence, assez mûrs pour que Gorgias recommande de recourir au rire pour détruire les arguments sérieux de l'adversaire et au sérieux pour réparer les dommages qu'il a causés par le rire.

Le genre démonstratif — souvent appelé épidictique — a été le premier, quoi qu'on en ait pensé, en possession de tous ses moyens. « Les anciens, est-il dit p. 14, l'ont regardé à tort comme une section de l'art oratoire faisant équilibre au judiciaire et au délibératif ; il est antérieur à l'invention de la rhétorique et, celle-ci une fois inventée, il étend encore son domaine bien au delà des limites que lui assignent les rhétoriciens. » Sa véritable caractéristique est moins l'ornementation somptueuse du style que l'inattendu de la pensée. Le « paradoxe » est son luxe par excellence ; aussi l'épidictique triomphe-t-il dans le παίγνιον du genre de l'Hélène de Gorgias, et de ce goût du paradoxe est sorti le premier et le plus important des *status* oratoires, le *coniecturalis*. La *dispositio* fait aussi partie de la postérité de l'épidictique. M. Kowalski en signale deux : celles qu'inspirent les circonstances, *ad casum temporis*, qu'influence fortement la doctrine du καιρός : Platon l'a attaquée avec violence et a fait ainsi triompher l'ordonnance des parties devenue traditionnelle dans la rhétorique, ordonnance dont la fixité a privé les anciens d'une composition plus souple et mieux adaptée à chaque genre, qui est une découverte moderne.

Que dire de la doctrine de l'εὕρεσις ou invention des arguments?

L'éloquence primitive semble l'avoir connue, mais le genre épidictique de l'âge des sophistes l'a refoulée au profit de la psychagogia, de l'ἦθος et du πάθος. Sur ce point encore, il a fallu les colères de Platon et le labeur d'Aristote pour cantonner les *affectus* dans les parties brillantes du discours, exorde, narration et péroraison, apparentées de plus près à l'épidictique. Ce rappel à l'ordre des *affectus* n'est d'ailleurs qu'un épisode dans la guerre qui se déroula avec tant d'acharnement au IVe siècle entre le « vraisemblable », objet de l'éloquence sophistique, et le « vrai », que les grands philosophes de cet âge travaillèrent à lui substituer.

Ici entrent en scène des puissances inattendues. La musique d'abord. Quand M. Kowalski lui prête une influence sur le prooemion, sur la recherche des rythmes, et même sur la célèbre doctrine du καιρός ou *momentum*, nous n'en sommes pas surpris. Nous le somme davantage quand il lui attribue la naissance ou le développement de l'αὔξησις, ce procédé par excellence de l'encomion et du psogos, qui s'est déversé avec abondance dans le judiciaire. L'amplification ramenée à une « sonate-variation sur un thème connu » ! En dépit de la comparaison célèbre de Cicéron, nous resterions sceptique si l'argumentation, poussée jusqu'au paradoxe, n'ébranlait par son audace notre incrédulité : ce n'est pas seulement la musique qui a fourni à l'éloquence, c'est la musique magique, le *carmen* de la sorcellerie. Iunx, selon certaines théogonies, n'est-elle pas la fille de Peitho? Et, présenté sous cette forme, l'argument évoque immédiatement les épithètes aigres-douces de Platon à l'adresse des sophistes, ces mages, ces enchanteurs, ces charlatans. Puis une autre pratique magique a retenti sur l'éloquence : la palinodie, qui évoque invinciblement les noms de Stésichore et d'Horace : ce sont ses procédés qu'a empruntés et perfectionnés la réfutation.

Nous sommes prêts à présent à apprendre sans surprise que la scène n'a pas été sans influence sur le barreau antique, qu'elle lui a prêté ses appels à la mémoire, ses découvertes dans le domaine de l'action, ses curiosités psychologiques et son goût pour l'attendrissement.

Tous ces rapprochements sont ingénieux ; certains sont probants ; d'autres sont probables. Mais une conclusion est hors de doute, c'est que cette thèse savante, abondamment documentée, jette un jour sur une partie, jusqu'ici restée obscure, de l'histoire de l'éloquence.

A. GUILLEMIN.

Zum Problem der Foruminschrift unter dem Lapis Niger. — I. Franz LEIFER, *Zwei neuere Lösungsvorschläge ;* — II. Emil GOLDMANN, *Deutungsversuch*, dans *Klio*, N. F. XIV : Leipzig, 1932, 90 pages in-8°.

Sans doute le problème de l'Inscription du Forum est-il si passion-

nant que tout travail à son sujet ne saurait passer inaperçu. Mais ce supplément est composé de façon quelque peu surprenante.

Dans la première partie, M. Leifer étudie deux essais de lecture antérieurs, l'un inédit de P. Graffunder, qui fut enlevé prématurément à la science ; l'autre, celui de M. J. Stroux, paru dans le *Philologus* (86, 1931, p. 460-491). Le travail de Graffunder, préparé il y a une vingtaine d'années, débutait par une étude approfondie des données archéologiques de la question ; ensuite, s'appuyant sur un texte de Cicéron (*Rep.*, 2, 20, 35), il tentait d'établir que l'inscription mystérieuse consignait la réforme par laquelle Tarquin l'Ancien doubla les centuries équestres. Graffunder croyait retrouver des saturniens qu'il lisait dans l'ordre suivant : lignes 15-5 ; les lignes 1-3 auraient contenu la sanction de la loi :

1 QUOI HO[M IQUOM (M)ALOD
2 QOISASED] SAKROS ES-
3 ED SORD[IS QONVIKTOS].

La dernière ligne aurait indiqué la date sous la forme :

16 LOUQUIOD [TARQUINIOD REGE LEX STATA].

M. Leifer conclut lui-même que ni le latiniste, ni l'épigraphiste, ni l'historien ne peuvent accepter les conjectures de Graffunder ; alors, pourquoi avoir tenu à sauver cette tentative de l'oubli? — M. Stroux est exécuté avec plus de ménagement ; on reconnaît au moins qu'il a ouvert la voie ; mais on le condamne surtout au nom de l'épigraphie. Par contre, M. Leifer est en plein accord avec le travail de M. E. Goldmann, qui aboutit à la restitution suivante :

1 QUOI HOD[KE SAXOM VIO
2 LASE(D), DIOVEI S]AKROS ES-
3 ED. SORD[ES QUOI FAXE-
4 D PE(R) ANOV]A(S) SA[K]RAS,
5 REGEI L]EGE(D) DATOD OV(EM) M-
6 ASEM HA(U) VELOD N]EQUAM, etc.

— cette fin de phrase devant s'entendre : « einen Widder, der hinsichtlich des Wollhaares nicht schlecht ist ». Il est trop clair qu'après cette tentative (assez « strouxienne », du reste) le jeu peut continuer, tant il est fait de place — et c'est inévitable — à la conjecture. Pour les restitutions, notons qu'elles se fondent au point de vue morphologique sur l'autorité incontestée de M. J. B. Hofmann.

M. DURRY.

C. M. KURRELMEYER, *The economy of actors in Plautus* : Dissert. Johns Hopkins University, printed in Austria, 1932, 103 pages in-8°.

Les conditions matérielles du théâtre au temps de Plaute sont assez mal connues. L'examen des témoignages antiques suggère à Mme Kurrelmeyer l'hypothèse que les premiers dramaturges romains ne devaient pas avoir à leur disposition de troupes nombreuses et devaient être « aussi économes que Ménandre quant au nombre des acteurs employés » (p. 5). La structure même des comédies conservées sous le nom de Plaute prouverait l'exactitude de cette hypothèse, en révélant l'usage du cumul des rôles et de leur partage entre un nombre restreint d'acteurs. La démonstration s'appuie : 1° sur la fréquence des « sorties de scène prématurées et entrées en scène tardives » plus ou moins injustifiées ; 2° sur le fait que des scènes importantes sont parfois remplacées par des récits. Le silence anormal de certains personnages au cours de certaines scènes semble indiquer aussi que l'acteur titulaire du rôle est à ce moment remplacé par un figurant, parce qu'il est occupé à jouer un autre rôle, actif celui-là, dans la même partie de la pièce. Plaute, pour s'accommoder de l'exiguïté des troupes de théâtre, aurait donc été obligé à des habiletés, à des sacrifices, dont les traces sont visibles dans le texte de ses pièces ; ce qui permet à Mme Kurrelmeyer de reconstituer la distribution des rôles, dans chacune des comédies, entre un nombre restreint d'acteurs, cinq au plus (seule la *Casina* semblerait en exiger six), parfois trois seulement.

Cette démonstration est-elle convaincante? Je ne le crois pas. Le critère des « sorties prématurées et entrées tardives » me paraît illusoire. Selon Mme Kurrelmeyer, les monologues ou dialogues, sans intérêt pour la marche de l'action, qui suivent une sortie prématurée ou précèdent une entrée tardive, seraient le signe d'une manœuvre nécessaire au changement de costume d'un acteur, le personnage qui vient de quitter le théâtre et l'un de ceux qui vont y revenir devant être joués par le même artiste. Tous les exemples de cet état de choses dans le théâtre de Plaute sont examinés avec beaucoup de minutie et de sagacité ; mais partout, semble-t-il, les démarches des personnages peuvent se justifier par une raison autre que celle d'un changement de rôle à ménager. D'abord, en quelques-uns des passages où est signalée un « unmotivated early exit », il y a vraiment un *motif* plausible d'après la donnée même (c'est le cas *Capt.* 191, où Ergasile, sur le conseil même d'Hégion 184, va chercher à la Place une invitation à dîner plus tentante ; de même *Miles* 1353, il est utile, en même temps que plaisant, que Philocomasium et Pleusicles gagnent le large au plus vite, tandis que Palestrion occupe le *miles*). Mais, surtout, il me semble que les dialogues et monologues d'attente, qui sont bien des transitions ménagées par l'auteur,

servent à réaliser ce rythme dramatique dont Plaute a un sens si net et si juste. Tout, dans une bonne pièce de théâtre, est fonction de l'effet à produire. On ne fait pas sortir de scène à la fois des personnages dont les démarches seront diverses, mais on règle leurs disparitions successives de façon que tout soit clair pour le spectateur. De même, une « entrée tardive » est en général une entrée à effet, qu'on prend soin d'isoler et de rehausser en la faisant précéder de quelques « mesures pour rien ». Le rôle des dialogues et monologues d'attente est important chez Plaute et chez Térence ; sans doute l'est-il dans toute œuvre dramatique ; car les différentes phases de l'action gagnent à être encadrées de brèves pauses où le spectateur reprend haleine, se rend compte du chemin parcouru et se prépare à un nouveau départ[1]. Bien entendu, la pause constituée par la scène d'attente *peut* servir les nécessités matérielles du théâtre et être utilisée pour un changement de costume. Mais la présence de la pause ne saurait suffire à prouver l'existence d'un cumul de rôles.

De même, le critère des scènes « importantes » remplacées par des récits plus ou moins brefs ne paraît pas décisif. Car une scène « importante » au point de vue des événements supposés (reconnaissance d'une jeune fille esclave, rentrée en grâce d'un fils auprès du père escroqué) peut n'être pas *dramatiquement* importante ; elle semblerait peut-être froide et longue au public, tandis que tel hors-d'œuvre brillamment traité intéresse et amuse. L'important, pour l'auteur comique, n'est-il pas de trouver l'imprévu qui fait rire? Quant au prévu, il s'en débarrasse avec désinvolture. Pourquoi Plaute, au dénouement des *Bacchides*, mettrait-il sur le théâtre la réconciliation des pères et des fils, au lieu de la scène si bouffonne et si réussie des deux vieillards séduits?

Si donc les deux sortes de particularités scéniques indiquées par Mme Kurrelmeyer ne révèlent pas nécessairement des cumuls de rôles, il s'ensuit que la distribution des diverses pièces, établie pages 52 à 84, n'apparaît pas comme obligatoire, moins encore comme voulue et préparée par Plaute. Certains cumuls seraient d'ailleurs difficiles à admettre : on voit mal un acteur jouant, dans *Pseudolus*, les rôles de Simia, Harpax et Charinus, et en outre le rôle du très jeune *puer*, v. 767 ; il paraît gênant que l'acteur dont on fournit un signalement précis joue plusieurs rôles dans la même pièce (dans les *Capt.*, Aristophonte, qui fait au v. 647 le portrait de Philocrate, serait justement joué par le même acteur) ; la substitution en scène d'un figurant à l'acteur titulaire est une manœuvre bien risquée, surtout si le figurant doit pro-

1. Une remarque de Mme Kurrelmeyer (p. 45) illustre bien cette nécessité dramatique : l'*Asinaria* est la seule pièce, conservée sous le nom de Plaute, où il n'y ait pas de sorties prématurées et entrées tardives injustifiées. Or, l'*Asinaria* est de facture particulièrement gauche, et le manque de liaison dramatique y est remarquable. L'absence des scènes d'attente coïncide avec celle des transitions.

noncer quelques paroles ; dans la *Mostellaria*, l'acteur qui joue le rôle écrasant de Tranion peut-il assumer encore celui de Philématium? etc... Mais il suffit d'écarter ce qu'il y a de trop systématique dans la thèse pour donner sa pleine valeur à l'analyse sérieuse et pénétrante des *possibilités* de cumul. En effet, le cumul des rôles a dû être pratiqué, sans qu'on puisse savoir dans quelle mesure. Peut-être a-t-il provoqué certains accidents comme la disparition en cours de pièce du personnage de Mégadore, dans l'*Aulularia*, ou la brièveté dérisoire du rôle de Démiphon au dénouement brusqué de la *Cistellaria* ; et sans doute les metteurs en scène ont-ils profité, pour « économiser » les acteurs, des opportunités offertes par les pièces. C'est justement l'examen rigoureux et complet de ces opportunités que présente M^me^ Kurrelmeyer.

A. Freté.

Nino Salanitro, *Lucio Sergio Catilina* : Catania, La Vittoria, 1932, 28 p. in-8° ; *Questioni Tibulliane* : Ibid., 1933, 51 p. in-8°.

Ces deux opuscules sont destinés, semble-t-il, à donner au lecteur un avant-goût de deux ouvrages en préparation, l'un sur Catilina, l'autre sur Tibulle, son œuvre et son temps. Il conviendra donc d'attendre ces ouvrages pour porter un jugement d'ensemble sur les travaux de M. Salanitro. D'ores et déjà, il n'est pas malaisé d'apercevoir que son *Catilina* sera une tentative de réhabilitation du personnage et de l'entreprise révolutionnaire à laquelle il a attaché son nom. Que le témoignage de Cicéron ne puisse être accepté sans contrôle, que les *Catilinaires* n'aient pas le caractère d'un document historique, ce sont choses tellement évidentes que M. Salanitro paraît un peu, en y consacrant tout un chapitre, enfoncer une porte ouverte ; par contre, le deuxième chapitre, destiné à montrer que Salluste, bien qu'exempt de mauvaise foi, doit être suspect au critique parce qu'il mêle la morale à l'histoire, semble bien sommaire : car le témoignage sévère de cet historien, soucieux d'impartialité, et d'ailleurs favorable à la cause démocratique, est beaucoup plus gênant pour qui veut réhabiliter Catilina que les harangues passionnées du consul de 63. Souhaitons que M. Salanitro pousse plus avant, dans l'ouvrage annoncé, la critique du témoignage de Salluste. Il est de poids, en effet, et l'auteur a bien raison de déclarer inadmissible le classement de la *Conjuration de Catilina* parmi les sources « mineures » : mais quel historien sérieux a jamais prôné pareil classement? M. Salanitro ne nous le dit pas ; aussi bien son opuscule ne comporte-t-il aucune référence : ici encore, attendons l'ouvrage annoncé. Mais, dès maintenant, on peut craindre qu'il n'y ait dans la thèse de l'auteur quelque chose d'absolu et de tendancieux : l'histoire ne gagnerait rien à ce qu'aux invectives cicéroniennes vînt répondre un plaidoyer non moins passionné.

Il y a plus de sérénité dans les « Questions tibulliennes », quoique l'auteur adopte volontiers un ton quelque peu tranchant à l'égard des critiques antérieurs. Son opuscule, qui porte les traces d'une impression hâtive, est formé du recueil de quatre études. La première présente des conjectures sur quelques passages controversés des Élégies de Tibulle ; les discussions sont intéressantes, les résultats auxquels elles aboutissent restent douteux. II, 1, 58, il ne semble pas opportun de reprendre la leçon des *deteriores*, *duxerat hircus oues*, paraphrase peu admissible de *dux pecoris hircus*, qui forme le premier hémistiche ; II, 2, 21, le texte proposé, *Huc ueniat Natalis aui*, suppose un sens « prégnant » de *aui* = *aui secunda*, dont nous ne croyons pas qu'on puisse citer un seul exemple. La deuxième étude est consacrée à la première strophe de l'ode I, 33 d'Horace :

Albi ne doleas plus nimio memor
Immitis Glycerae...

M. Salanitro estime, avec vraisemblance, qu'Albius ne peut être que Tibulle et que Glycère n'est autre que Délie. La troisième étude, plus courte, est intitulée : « Valeur et importance de la *Vita Tibulli* » ; elle conclut, après examen des diverses opinions émises, par l'hypothèse prudemment formulée que l'auteur pourrait en être Domitius Marsus, contemporain de Tibulle et auteur d'une épigramme à laquelle renvoie la biographie. Le dernier chapitre traite des rapports de Tibulle et de la poétesse Sulpicia : c'est à elle, et non à Glycère comme on le croit généralement, que serait adressée l'élégie 19 du IIIe livre ; il y avait autour de Tibulle un cercle poétique dont faisaient partie Lygdamus et Sulpicia ; c'est dans la maison de Tibulle, plutôt que dans celle de Messala, que s'est constitué le *Corpus Tibullianum*, à mesure qu'on y donnait lecture des poèmes qui le composent ; après la mort de Tibulle, Lygdamus, aidé de Sulpicia, aurait réuni tous les poèmes en une édition unique.

L.-A. CONSTANS.

K. WITTE, *Die Geschichte der römischen Dichtung im Zeitalter des Augustus*, II : *Horaz*, 2 : *Horazens Lyrik* : Erlangen, chez l'auteur, 1931, 92 pages.

M. K. Witte continue par les Épodes le commentaire d'Horace, dont la première partie, consacrée aux Satires et aux Épîtres, a paru en 1931. Le système reste le même : de fines remarques concernant la pensée et le style voisinant avec d'autres, plus banales et dont l'utilité ne semble pas évidente ; rapprochements avec des auteurs contemporains, dont la portée serait plus grande si les besoins du système y étaient moins intéressés ; *responsiones* réparties en diptyques et triptyques dont la déter-

mination ne va pas sans beaucoup d'arbitraire. Je n'ai donc rien à ajouter aux réflexions qui m'ont été inspirées par la première partie de l'ouvrage (cf. le tome IX, p. 388, de la *Revue des Études latines*).

A. GUILLEMIN.

F. PEETERS, *A bibliography of Vergil* : The service bureau for classical teachers. New-York University, Bulletin XXVIII, avril 1933, 92 pages.

Ceux que leurs études ont conduits à des recherches analogues à celles dont ces pages contiennent le fruit évalueront avec reconnaissance le labeur de leur auteur. Savoir tout ce qui s'est publié sur Virgile, non pas pendant un an — l'enquête serait déjà longue — mais pendant plus d'un demi-siècle, est presque un travail surhumain. Aussi M. Peeters s'excuse-t-il de ne pas prétendre à être exhaustif et, en effet, plusieurs études lui ont échappé, quelques-unes importantes. On regrette de ne pas voir figurer sur la liste des exégètes de Virgile les noms de Klausen et de Bethe, de n'y pas trouver Ritter représenté par son étude concernant les légendes de Timée transmises à Virgile par Varron, Belling par ses intéressantes considérations sur l'art de la composition dans Virgile, etc...

Cependant, même avec ces lacunes, ce catalogue de 92 pages est si plein qu'il sera facile de le compléter au cours des lectures qu'il suggère : l'important pour qui veut constituer une bibliographie est de posséder un certain nombre de points fixes auxquels viennent s'attacher les chaînons successivement découverts. D'ailleurs, la présentation de l'ouvrage est un modèle d'arrangement méthodique : l'histoire de « Virgile à travers les âges » y apparaît au premier coup d'œil dans ses lignes essentielles, depuis celle de ses biographies jusqu'à celle de son second millénaire. Un petit volume de ce genre concernant les principaux écrivains de l'antiquité et mettant immédiatement sous les yeux du lecteur ce qu'il doit aujourd'hui chercher laborieusement dans les bibliographies générales serait un intermédiaire apprécié entre celles-ci et le travailleur individuel qui y puiserait des inspirations et des encouragements.

A. GUILLEMIN.

Estudios virgilianos : Quito, Editorial ecuatoriana, 1931, 245 pages.

A. E. POLIT, *Virgilio el poeta y su mision providencial* : Quito, Editorial ecuatoriana, 1932, XLVIII + 547 pages.

En 1931, l'Amérique espagnole signalait son entrée dans la lice des travaux philologiques en consacrant à Virgile un des volumes d'études que, cette année-là, le monde entier lui apportait en hommage. En 1932 suivait, non plus un recueil occasionnel, mais un ouvrage longuement préparé, révélant dans les régions de l'Équateur l'existence d'un centre

solide et durable d'études virgiliennes. « Virgile et sa mission providentielle » met une fois de plus en lumière l'originalité du poète à l'égard de laquelle un culte peut être excessif pour Homère a rendu injustes V. Bérard et son école. Mais c'est surtout dans la seconde partie de l'ouvrage qu'apparaissent des idées intéressantes, encore un peu superficielles sans doute, parce que l'auteur vise à donner un aperçu d'ensemble de la question, un travail en étendue qui réclame et promet sans doute une reprise en profondeur de ce qui est, surtout, cette fois, une mise en place. Il s'applique à dégager l'atmosphère messianique que respire le lecteur de Virgile, cette attente universelle qui, de l'orient à l'occident, excitait l'angoisse des peuples, murmurait à leur oreille de mystérieuses promesses de vertu et de bonheur, *teste David cum Sibylla*, dira le moyen âge, qui aimait à se croire chez lui dans cette époque si originale et, à quelques égards, si troublante. Nous la connaissons encore imparfaitement et l'étude en est si complexe qu'aucun travailleur et aucune discipline n'y sera jamais inutile.

A. GUILLEMIN.

G. E. DUCKWORTH, *Foreshadowing and suspense in the epics of Homer, Apollonius, and Vergil* : Princeton Univ. Press, 1933, 135 pages, 1,50 Doll.

M. Duckworth nous avait donné un avant-goût de cette étude dans un article des *Transactions of the American philological association* (1931, p. 124-140), spécialement consacré au IIIe chant de l'Énéide. Ici, la comparaison entre les trois poètes épiques lui permet de définir une attitude originale de Virgile : le poète latin, tout en retenant le procédé homérique qui consiste à annoncer les événements futurs, fait servir cette annonce, soit par l'état d'âme qu'elle suppose chez le personnage intéressé, soit par le vague et l'incertitude qu'elle laisse subsister, à aviver l'émotion du lecteur ; d'autre part, quand il lui arrive de renoncer au procédé homérique, c'est non pas par négligence comme chez Apollonius de Rhodes, mais par une disposition d'esprit comparable à celle de l'écrivain moderne, qui cherche à tenir en haleine son lecteur et à jouer des effets de surprise. Il y a donc là chez Virgile le point de départ de ce qui sera une pratique à peu près constante après lui.

Les interprétations de M. Duckworth tendent surtout à définir l'état d'esprit du lecteur en présence des procédés du poète. C'est là matière à jugements personnels. L'intéressant, ce sont les répercussions que peuvent avoir ces divers procédés sur l'esthétique de l'œuvre, et en particulier leurs rapports avec le souci de la forme. La littérature formelle des anciens appelle toute l'attention du lecteur sur les qualités de présentation et s'embarrasse peu du fond ; la littérature plus réaliste des mo-

dernes est plus attentive à tirer parti des choses dites et de l'action. Principe à garder sans cesse présent à l'esprit quand on veut comprendre et expliquer non seulement la littérature, mais toutes les formes d'art de l'antiquité.

J. MAROUZEAU.

B. AXELSON, *Senecastudien. Kritische Bemerkungen zu Senecas Naturales quaestiones* : Lund, Ohlsson, 1933, 119 pages.

Ces études sur Sénèque consistent principalement en notes critiques sur le texte des *Questions naturelles*, suivies d'un bref appendice sur quelques passages des Lettres.

Après avoir constaté que les *Questions naturelles* sont une des œuvres de l'antiquité dont la tradition a été le plus défectueuse, au moins dans le détail, et donné un classement et une brève description des principaux manuscrits, en particulier du Parisinus 8624 et du Genevensis utilisé récemment par M. P. Oltramare dans son édition, l'auteur passe en revue les principaux travaux critiques et les principales éditions, notamment celle de Gercke (Leipzig, 1907) et celle de M. Oltramare (Paris, collection Guillaume Budé, 1929).

A la première, dont il reconnaît par ailleurs tout le mérite, M. Axelson reproche d'avoir introduit un certain nombre de corrections peu indispensables ou même peu compréhensibles [1] et aussi, en d'autres passages, d'avoir négligé à tort des leçons de manuscrits [2] et des corrections dues à des critiques antérieurs [3].

L'édition de M. Oltramare, qui, comme nous venons de le dire, a eu le mérite de reconnaître la valeur du Genevensis, est plus favorablement traitée, ce qui n'exclut pas d'ailleurs les critiques de détail : « Il faut la saluer comme un progrès. »

Enfin, M. Axelson termine la partie générale de son étude par l'exposé de sa théorie personnelle des clausules métriques chez Sénèque. Celles-ci se présentent, selon lui, sous quatre formes principales :

1° Dipodie crétique-trochaïque $- \breve{\smile} - \bar{\smile}$.

2° Double crétique $- \breve{\smile} - \breve{\smile} \breve{\smile}$.

1. Ainsi IV a, 2, 22, *strix patuit* à la place de *mox potuit*.

2. IV *a*, praef. 5, Gercke garde le texte peu compréhensible : cum omnia caueris, per ornamenta *fiet;* alors que Z donne *fieris* d'où M. Oltramare a tiré *ferieris*.

3. Dans la description du déluge qui doit détruire le monde, III, 29, 6, nous en avons deux exemples : 1° *aura tacta manabunt* n'offre guère de sens : on ne voit pas bien ce que l'air vient faire ici. Mais Fickert (1842-1845) adoptait déjà la conjecture *arua*, qu'il empruntait lui-même à Köler (1819). 2° A la fin du § 7 du même passage, les pluriels *salient* et *component* que défend M. Axelson, au lieu des singuliers *saliet* et *componet*, se trouvaient déjà eux aussi dans le texte de Fickert.

3° Double trochée, précédé le plus souvent d'un crétique -⏑--⏑-⏑.

4° Hypodochmiaque -⏑-⏑⏓.

Réciproquement, certains groupes sont interdits, tout spécialement les fins d'hexamètres et de pentamètres, mais aussi l'ensemble choriambe + crétique et choriambe + trochée. Le tritrochée est également très rare.

Ces indications métriques non seulement serviront d'un bout à l'autre de l'étude de M. Axelson à confirmer ou à infirmer le texte des manuscrits, mais aussi elles joueront le même rôle de discrimination par rapport aux conjectures des philologues. Ainsi la fameuse conjecture de Madvig : *Dial.* VII, 20, 3 : « ego mortem eodem uoltu *comoediamque* uidebo » (mss : *cum audiam quo*) est rejetée uniquement parce qu'elle introduit une fin d'hexamètre dans le texte.

Fort heureusement, M. Axelson n'applique pas en aveugle ce critérium de la métrique : lui-même, il reconnaît (page 10) que ce n'est qu'un élément d'appréciation entre beaucoup d'autres (sens, langue, etc...). Quand tous ces critériums coïncident, le critérium métrique a la valeur d'une confirmation. Quand ils ne coïncident pas, il y aura lieu d'examiner dans chaque cas particulier lequel doit avoir la préférence.

Dans plus d'un passage, M. Axelson substitue avec bonheur à la vulgate le texte du Genevensis ; ainsi il restitue I, 1, 6 *lumina* à la place de *fulmina ;* III, 10, 5 *inferni* à la place de *hiberni ;* III, 18, 3 *pereuntis* à la place de *pereunt his* (*pereunt is* Genev.) ; VI, 32, 5 *facere* à la place de *agere ;* il omet, avec le Genevensis I, praef., 11 *modico* (en ajoutant *se* devant *contentus*), IV b, 11, 4 *citius.*

Je ne suivrais pas volontiers M. Axelson dans toutes ses tentatives de correction (II, 26, 5 *altitudini* : *latitudini ;* II, 32, 8 *rem* : *seriem ;* II, 42, 3 *ivdicauerunt* : *indicauerunt ;* II, 54, 3 *ferri* : *feriri ;* II, 57, 3 *mittitur* : *intenditur*). Mais il faut reconnaître que plus d'une fois il réalise d'heureuses améliorations du texte par des moyens élémentaires ; ainsi, par une simple interversion dans II, 10, 4 hae tot partes eius (hae partes eius tot) ; VII, 23, 3 nullis ignibus nisi (nullis nisi ignibus), par un changement de cas : V, 12, 5 conglobationem illam : conglobatio illam.

Dans l'ensemble, le travail de M. Axelson constitue une collaboration précieuse à l'établissement d'un texte difficile et devra être mis à profit par les éditeurs de Sénèque.

P. PÉGUY.

Johanna SCHMIDT, *Minucius Felix oder Tertullian? Philologisch-historische Untersuchung der Prioritätsfrage des Octavius und des Apologeticum unter « physiognomischer Universalperspektive »* : Borna-Leipzig, Noske, 1932, 122 pages.

Cette thèse traite une fois de plus de la question tant controversée des

rapports chronologiques entre l'*Octavius* de Minucius Felix et l'*Apologeticum* de Tertullien. L'auteur constate que la méthode philologique, qui cherche à établir des parallèles et des différences entre les deux traités, ne saurait décider la question. Car, dit Mlle Schmidt, et je crois qu'elle a raison, les parallèles qu'on peut constater ne sont, règle générale, que des éléments traditionnels de l'apologie chrétienne, qui n'ont aucune force démonstrative. C'est pourquoi l'auteur a suivi la méthode qui se base sur des données relatives à l'histoire de la civilisation. Elle s'astreint donc à tracer l'image de la vie politique, littéraire, philosophique et religieuse des trois premiers siècles de notre ère ; et, après avoir obtenu de la sorte une image globale de l'évolution culturelle et spirituelle de cette période et, d'autre part, une reconstruction du caractère et de la personnalité des deux auteurs et de leurs œuvres, elle se pose la question suivante : à quelle époque répond la mentalité que respire l'*Octavius*? Mlle Schmidt n'hésite pas à répondre : c'est vers l'an 150 que l'*Octavius* doit avoir paru, car la mentalité qui s'en dégage cadre exclusivement avec la vie spirituelle de cette époque. Je dois avouer que l'argumentation de Mlle Schmidt n'a pu me convaincre. D'abord, la caractérisation des deux œuvres sous le rapport de la langue et du style (comp. surtout p. 53) me paraît être en défaut à plusieurs égards. Puis, outre les facteurs relatifs à l'histoire de la civilisation et les données que fournissent le caractère et la mentalité de l'auteur, il y a tant d'autres éléments qui déterminent l'individualité d'une œuvre littéraire, et qui se dérobent le plus souvent à notre observation, qu'il me semble trop hardi de prendre ces facteurs et ces données comme base d'une fixation chronologique.

Christine Mohrmann.

K. Svoboda, *L'esthétique de saint Augustin et ses sources* : Brno, 1933. Commissionnaire pour l'étranger : Les Belles Lettres, 205 pages.

L'esthétique de saint Augustin n'est devenue qu'assez tard objet de recherches scientifiques, les principaux commentateurs anciens d'Augustin s'intéressant plus à sa philosophie et à sa théologie qu'à ses opinions sur l'art et le beau. Depuis 1891, quelques auteurs se sont occupés des doctrines esthétiques du grand docteur africain, mais ces ouvrages laissent encore matière à beaucoup d'autres travaux. Les sources de l'esthétique augustinienne n'ont pas été suffisamment étudiées, l'évolution possible de la doctrine est restée négligée. Ce sont ces lacunes que M. Svoboda désirerait travailler à combler par une analyse minutieuse de tous les textes augustiniens et une comparaison avec les passages similaires des auteurs antérieurs. Son travail consciencieux restera la base de toute recherche future et les matériaux qu'il a amassés aideront ses successeurs à nous donner une image exacte du système augustinien.

La partie la plus importante de l'ouvrage est consacrée à une étude attentive de tous les textes concernant les arts. M. Svoboda examine successivement tous les écrits d'Augustin, depuis le premier traité, aujourd'hui perdu, *De pulchro et apto*, jusqu'aux *Retractationes*, dans lesquelles le vieil évêque ne corrige aucune de ses doctrines esthétiques, regrettant tout au plus d'avoir parfois donné trop d'éloges aux arts libéraux. L'analyse de chaque passage est suivie de rapprochements avec les sources. Ces sources sont principalement Plotin, qu'Augustin lisait dans la traduction latine de Victorinus, Platon, qu'il connaissait à travers Cicéron, et Posidonius à travers Varron. L'esthétique d'Augustin ne doit guère à l'influence chrétienne ; il reste sur ce point fidèle aux idées antiques ; peu soucieux d'originalité, il aurait réalisé « la synthèse et le couronnement de l'esthétique ancienne » (p. 199). Les grandes vues qui président à cette synthèse sont indiquées par M. Svoboda à mesure qu'il les rencontre au cours de son analyse ; elles sont ensuite rassemblées dans la conclusion. On peut regretter la brièveté de cette dernière par rapport au reste de l'ouvrage ; l'intérêt du sujet traité aurait demandé, semble-t-il, un exposé plus largement construit. Voici les principaux traits indiqués par M. Svoboda :

La beauté spirituelle est supérieure à la beauté sensible. C'est à la forme, non à la matière, qu'est due la beauté des corps, beauté qui consiste essentiellement dans le rapport des parties entre elles, dans l'harmonie et l'ordre qui règnent dans leur union. La beauté réside avant tout dans la nature. Augustin ne se lasse pas de chanter la beauté du monde créé, il admire la campagne, la mer et la montagne, il est charmé par les couleurs éclatantes et surtout par la lumière. Ces louanges ne lui sont pas inspirées seulement par ses goûts d'artiste ; elles tendent à un but apologétique et sont dirigées contre les manichéens. Ce que nous appelons mal ou laideur ne gâte pas plus la création que quelques touches de couleur noire n'enlaidissent un tableau, et l'âme pécheresse elle-même n'est pas soustraite à l'universelle harmonie. A un degré moindre que dans la nature, on trouve le beau dans l'art ; de l'art, Augustin se fait une conception qui n'est pas romantique : c'est une activité réglée par la raison. De tous les arts, c'est la musique qu'il préfère, et ensuite la poésie, car il est surtout sensible aux sons et aux rythmes. Toutefois, il souscrit volontiers aux condamnations portées par Platon contre la poésie et le théâtre, parce qu'ils engendrent l'illusion. Il s'y ajoute le poids des anathèmes chrétiens, de sorte qu'en certains passages Augustin se présente comme un adversaire de la culture antique. J'aurais aimé que M. Svoboda marquât mieux ici que nous avons affaire à un lieu commun développé par la plupart des écrivains chrétiens, car, en fait, Augustin est resté toujours fidèle à l'humanisme antique, admirateur du beau langage et fervent de Virgile.

Rien de bien nouveau donc dans l'esthétique d'Augustin ; ce n'est point comme théoricien de l'art qu'il est original. Mais il a su goûter de façon personnelle les manifestations de la beauté. Quelques fines remarques laissent entendre que M. Svoboda a su deviner ce tempérament d'artiste aux sens si déliés, aux impressions si fortes, à l'imagination si vive, et l'intime désaccord entre cette nature ardente et une doctrine si spiritualisée de l'art, alors que les exigences de l'ascèse chrétienne creusaient encore le fossé. N'y aurait-il pas là matière à d'intéressantes études? Ainsi l'ouvrage de M. Svoboda laisse le champ libre à qui veut encore explorer dans cette direction l'œuvre augustinienne ; s'il n'en épuise pas les richesses, il reste un guide indispensable et sûr.

M. Comeau.

Walter Matzkow, *De vocabulis quibusdam Italae et Vulgatae christianis :* Berlin, Pilz & Noack, 1933, 54 pages.

Le titre de cette thèse, présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Berlin, fait preuve d'une meilleure intelligence du problème de la langue de la Bible latine qu'on ne la rencontre généralement. En effet, le plus souvent on parle de latin biblique, de mots bibliques, etc., dans des cas où il s'agit en réalité de la langue des chrétiens en général. Les mots que M. Matzkow a choisis comme objet de son enquête appartiennent à la langue spéciale du groupe chrétien : formés par elle ou bien qui par elle ont adopté un nouveau sens, chrétien, spécifique. C'est donc à bon droit que l'auteur parle de « vocabula christiana » dans la Bible latine.

M. Matzkow traite dix groupes de mots grecs, tous désignant une notion chrétienne spéciale, comme les groupes ἀποκαλύπτειν, ἀποκάλυψις, σωτήρ, σώζειν, εὐαγγέλιον, εὐαγγελιστής, εὐαγγελίζεσθαι, etc., et il examine les termes que les Latins ont choisis ou formés pour traduire ces notions. Ce sont donc en premier lieu les Livres saints que l'auteur a pris comme objet de son enquête. Mais il ne se borne pas à l'Écriture sainte, et les auteurs chrétiens jusqu'au temps de saint Jérôme lui fournissent des matériaux complémentaires, comme des témoins indispensables de l'histoire des mots jusqu'à la Vulgate.

Je considère comme un grand avantage de cette thèse que M. Matzkow ne se soit pas contenté des données, bien souvent insuffisantes (surtout pour les auteurs chrétiens), que nous fournissent les lexiques existants, mais qu'il a consulté la collection unique des matériaux encore inédits du *Thesaurus Linguae Latinae* à Munich. Cependant, si grands que soient les services que cette collection peut nous rendre, il ne faut pas oublier qu'elle ne nous donne pas une orientation complète sur chacun des mots traités et qu'elle ne dispense pas d'un examen personnel de

la littérature moderne existante. C'est donc, à mon avis, un défaut considérable du travail de M. Matzkow de s'être borné trop aux matériaux fournis par le *Thesaurus* et par quelques publications de vieille date, et de n'avoir pas assez tenu compte des publications modernes sur le sujet qu'il traite ; telle, en premier lieu, la thèse de M. St. Teeuwen : *Sprachlicher Bedeutungswandel bei Tertullian*, Paderborn, 1926 (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums, XIV, 1), qui donne des renseignements extrêmement précieux sur les groupes *baptisma*, *paenitentia*, *revelatio*, etc., non seulement en ce qui concerne l'usage de ces mots chez Tertullien, mais encore dans l'Itala, la Vulgate, etc. Pour le groupe *paenitentia*, je renvoie, en outre, à un article du même auteur, intitulé : *De voce « paenitentia » apud Tertullianum* (Mnemosyne, LV, p. 410 et suiv.). C'est aussi en vain que j'ai cherché : P. W. Hoogterp, *Étude sur le latin du Codex Bobiensis (k) des Évangiles*, Wageningen, 1930 ; livre de grande importance pour la langue de l'Itala.

Il est également regrettable que l'auteur n'ait pas toujours suffisamment profité des matériaux du *Thesaurus*, surtout là où il s'agit de problèmes sémasiologiques. Je cite quelques exemples. Aux p. 37 et suiv., l'auteur parle des diverses traductions latines du terme grec ἁγιασμός, pour lequel les mots *sanctificatio*, *sanctimonium*, *sanctimonia*, *sanctitas* sont les plus usités, et il constate que c'est *sanctificatio* qui est devenu l'expression la plus en usage. Quoique *sanctificatio* l'emporte sur *sanctimonium*, M. Matzkow constate que celui-ci n'a pas disparu complètement. Il cite Cypr., *Epist.*, 2, 14, avec la remarque que le mot avait ici la signification de « martyrium », et il énumère, sans aucune observation, Cypr., *Epist.* 75, 12 ; Ambrosiast., *In ep. Cor.* 1, 7, 35, et *In ep. Tim.* 2, 3, 6. Quand on examine ces passages de près, on constate qu'il y a une grande différence sémasiologique. Chez Cypr., *Epist.* 75, 12, *sanctimonium* a réellement le sens de « sanctification », mais dans les autres passages le mot a une tout autre signification, à savoir celle de « virginité pour des motifs religieux ». Nous rencontrons le mot dans ce même sens aussi chez saint Augustin, *In Ps.* 99, 13, et *Serm.* 188, 4. On constatera donc une différenciation de sens : tandis que *sanctimonium*, dans le sens de « sanctification », est refoulé peu à peu par le terme *sanctificatio*, le mot devient un terme technique pour indiquer la virginité des religieuses. Et que le mot, dans ce sens, appartenait vraiment au parler courant des chrétiens est attesté par le fait que, à la fin du quatrième siècle, on créa un substantif *sanctimonialis* « religieuse », que l'on rencontre très souvent dans les inscriptions chrétiennes. — En parlant du mot *tinctio*, à côté de *baptisma*, M. Matzkow aurait également pu observer le sens des mots de plus près. Il est illicite de citer saint Augustin, *Serm.* 210, 2, 3, ou *In ev. Joh.* 62, 3, pour un emploi de *tinctio* au lieu de

baptisma, parce que dans ces passages *tinctio* n'a pas le sens spécial de « baptême », mais la notion plus générale de « submersion, immersion ».

Christine MOHRMANN.

Wilhelm Süss, *Studien zur lateinischen Bibel I; Augustins Locutiones und das Problem der lateinischen Bibelsprache* : Tartu, 1932, 144 pages.

Tandis que M. Matzkow avait voulu nous donner une étude sur quelques mots du latin chrétien dans la Bible latine, M. Süss a choisi comme objet de son essai le latin biblique comme tel. Il examine les facteurs divers qui ont collaboré à la formation de ce composé linguistique particulier qu'on désigne sous le nom de « latin de la Bible ». Cependant, ce n'est pas directement que M. Süss examine la langue des livres saints ; il préfère un examen par la voie indirecte des *Locutiones in Heptateuchum* de saint Augustin. C'est dans ces sept livres que l'évêque d'Hippone, s'appuyant sur la théorie antique des *idiomata*, a recherché et examiné certaines particularités de la langue de la Bible latine.

Quoique partant des *Locutiones* de saint Augustin, M. Süss garde un jugement personnel et indépendant sur la nature et l'origine des particularités linguistiques de la langue biblique. Et cette indépendance est tout à fait justifiable, même nécessaire. Car, quand saint Augustin caractérise tel ou tel phénomène linguistique comme étranger ou comme ne rentrant pas dans le cadre du latin des cultivés (car c'est ce latin qu'il prend comme point de départ[1]), nous nous fions aisément à son sentiment intime de la langue. Mais, pour ce qui regarde l'explication de la nature des phénomènes, il est indispensable de maintenir un jugement indépendant, parce que notre savoir actuel et les données dont nous disposons nous permettent bien souvent un jugement plus compétent et plus juste. Or, le jugement de M. Süss sur la nature des particularités de la langue biblique fait foi d'une connaissance profonde du latin de la Bible, et le plus souvent il est bien documenté et pondéré. En cette matière, on a jugé presque toujours d'une manière trop exclusive : ou bien on a voulu expliquer chaque particularité par des influences étrangères, ou bien on a cru apercevoir partout des éléments de la langue vulgaire. Ni l'une ni l'autre attitude n'est juste dans sa généralité et c'est le mérite réel de M. Süss d'avoir recherché le juste milieu et d'avoir tâché de tenir compte des divers facteurs coopérants.

A côté de tous ces avantages, il faut signaler cependant aussi des défauts. Ils proviennent, à mon avis, du fait que l'auteur a étudié le latin

1. Ainsi il s'explique que saint Augustin emploie dans ses sermons (dans lesquels il parle un latin vraiment vulgaire) très souvent des constructions qu'il rejette dans ses *Locutiones*.

de la Bible comme un phénomène isolé. M. Süss a parfaitement raison quand il dénonce l'existence de bien des éléments étrangers dans ce latin. Mais la question se pose de savoir comment il a été possible aux chrétiens latins de comprendre ce composé hétérogène et bien différent du latin courant. La solution du problème se trouve dans le fait que le latin biblique n'est pas une *creatio ex nihilo*, pas un phénomène isolé, surtout pas un « papierenes Latein » (terme dont M. Süss aime à se servir), mais qu'il est basé sur le latin chrétien, langue vivante et parlée par la communauté des chrétiens. Depuis que la religion chrétienne s'est répandue dans le monde occidental, elle n'a pas manqué d'exercer une influence notable sur la langue de ses adeptes et dès ce moment l'évolution de la langue chrétienne a pris naissance. C'est de cette langue que les traducteurs de la Bible se sont servis en premier lieu. Il va sans dire que, d'un autre côté, les traductions de la Bible une fois créées, la langue chrétienne a subi l'influence de la langue de la Bible ; il y a eu lieu une action réciproque constante, mais cela ne porte aucun préjudice au fait de la priorité de la langue parlée chrétienne. Par conséquent, pour comprendre le phénomène du latin biblique, il ne suffit pas de caractériser les divers éléments de cette langue comme hébraïsmes, grécismes, vulgarismes, etc., il faut la placer dans le cadre de la langue spéciale des chrétiens. Quand M. Süss veut examiner si telle particularité a vraiment vécu en latin ou si elle est seulement caractéristique du latin des traducteurs (Uebersetzerlatein), il s'informe si ce phénomène se trouve aussi hors de la Bible. C'est une méthode excellente. Mais il ne suffit pas de savoir s'il se trouve ailleurs ; il faut encore savoir où. S'il se trouve chez les auteurs profanes, il faut en conclure qu'il appartient au latin commun, latin des cultivés ou latin vulgaire. Mais, si, hors de la Bible, il se rencontre exclusivement chez des auteurs chrétiens, le phénomène fait partie du latin chrétien d'où il est entré dans le latin biblique, ou *vice versa*.

Par la voie de la langue chrétienne, certaines particularités linguistiques peuvent pénétrer dans les langues romanes. J'appelle l'attention sur *quia* introduisant l'*oratio recta*. M. Süss, après avoir montré que cette particularité se trouve souvent dans la Vulgate, où l'on doit tenir compte d'influences étrangères, dit à la p. 45 : « Dann müsste das garnicht unbeachtliche Weiterleben des Brauchs im Romanischen... entweder neuentwickelt sein oder gar letzten Endes der Vulgata entstammen. » Mais, du fait que cette construction se trouve aussi chez Pétrone, M. Süss hésite à la regarder comme grécisme. Je préfère l'explication que voici : la construction qui nous occupe, en somme vulgarisme de par sa nature, était propre au latin vulgaire et de là elle est entrée dans le parler des chrétiens où le vulgarisme était en faveur (on en trouve bien

des exemples) ; son usage dans le latin biblique a favorisé cet emploi ; et c'est surtout par la voie de la langue chrétienne que cette particularité est entrée dans les langues romanes.

Autre exemple : quand M. Süss traite de la particule *et* introduisant l'apodose, particularité qui se trouve chez plusieurs auteurs chrétiens, il dit à la p. 78 : « Es handelt sich um Stilisten tiefen Ranges, zumeist um Verfasser von Pilgerberichten, Itinerarien, Legenden, Predigten usw., überdies meistens um Schriftsteller, die selbst unter dem direkten oder indirekten Einfluss des Uebersetzergriechisch und des Uebersetzerlateins stehen. » Et : « Das Gesamturteil darf vielleicht dahin zusammengefasst werden, dass wir es in der Mehrzahl der von Augustin besprochenen Fälle mit einem papierenen Uebersetzerlatein zu tun haben, das, vom Standpunkt der schulmässigen Korrektheit ganz abgesehen, nicht einmal mit irgendeiner familiären oder volkstümlichen Stilisierung gerechtfertigt werden kann. » Ici encore, il s'agit d'une construction de caractère vulgaire et qui, par conséquent, coïncidait avec les tendances de la langue chrétienne ; de plus, l'usage du latin biblique, influencé par des éléments étrangers, en a favorisé l'emploi chez les auteurs chrétiens.

Ces deux exemples, auxquels on en pourrait ajouter bien d'autres, suffiront, je pense, pour montrer l'interrelation entre le latin biblique et le latin chrétien. Tout en rendant hommage au jugement bien équilibré de M. Süss et à sa connaissance profonde des différents facteurs qui se sont manifestés dans la formation du latin biblique, je suis cependant d'avis qu'un élargissement de l'horizon par une étude du latin biblique dans le cadre de la langue chrétienne vivante eût beaucoup simplifié et éclairci plusieurs problèmes.

Christine MOHRMANN.

Sciences historiques.

L'art antique : Orient, Grèce, Rome, par G. CONTENAU & V. CHAPOT (Histoire universelle des arts, publiée sous la direction de L. Réau) : Paris, Colin, 1930, 418 pages, 60 francs.

Dans cette histoire de l'art antique, Rome et l'Italie occupent les chapitres VIII et IX, soit environ 70 pages, portion congrue, que réduit encore la place laissée aux illustrations. C'est dire que la revue est rapide et ne permet ni analyses minutieuses, ni examen du détail, ni exposé de vues personnelles. M. V. Chapot, l'auteur de cette partie romaine, à qui nous devons, en collaboration avec M. Cagnat, le fameux *Manuel d'archéologie romaine* en deux volumes, nous entraîne ici comme à vol d'oiseau, en brûlant un peu les étapes : République, Art augustéen, Tibère à Trajan, Hadrien aux Sévères, Fin de l'art antique, sans du